

ATHLÉTISME SUISSE



ATHLE.ch

PAUL MARTIN

AU DIXIÈME DE SECONDE

3° PARIS 1924



COMPILATION DES DOCUMENTS RÉALISÉE PAR PIERRE-ANDRÉ BETTEX



PAUL MARTIN



LES JEUX OLYMPIQUES 1924 À PARIS LA SCIENCE

L'aigle du record du monde plane sur nos têtes, les ailes ouvertes... Je le devine et le perds dans les nuages... L'aigle du record descend sur nous, à lents coups d'ailes. Je le vois. Je le toucherai. Cette image de mon ami l'écrivain français André Obey, pour rendre ses impressions du fameux 10000 m. du Finlandais Ritola, battant le record du monde en 30'23"1/5, illustre mes souvenirs des Jeux de Paris. Je vis, comme le poète, l'aigle de Jupiter planer sur le stade, suivre avec calme et puissance les courbes de la cendrée et descendre sur la foule soulevée par une mystique nouvelle ! Nulle image n'évoque mieux en mon cœur celle de mes impressions parisiennes. Des hauteurs olympiennes, les courses d'un Ritola et d'un Nurmi appelaient sur Colombes la présence du record, ailé comme l'oiseau royal, fort comme lui, et dominateur. Avec la foule des spectateurs et plus qu'elle, je fus enlevé par cet élan que donne le miracle du record.

Ce qui me frappa surtout, ce fut l'aisance et le calme parfait de ceux qui réalisaient ces prouesses surhumaines. Avant, pendant et après leurs courses étonnantes, tandis que leurs, temps s'inscrivaient en lettres d'or au ciel de l'olympisme, ces champions des champions paraissaient poursuivre leur tâche quotidienne d'entraîneurs d'énergie et accomplir ni plus ni moins qu'un devoir, très simplement. Devant le monde entier des athlètes et des spectateurs, ils semblaient réaliser seulement une fois de plus ce qu'exigeait d'eux leur classe internationale, effort prodigieux qu'ils répétaient chaque semaine, pendant toute une saison, sans fléchissement, sans nerfs, sans inquiétude et sans rage - au contraire, avec joie, en un grand rire de tout le corps !

Quelle continuité dans la réussite ! Quelle résistance forgée par l'entraînement et quelle prodigieuse maîtrise de soi-même à chaque instant de sa vie demandaient des exploits accomplis avec cette trompeuse facilité ! Je le savais bien depuis qu'Anvers m'avait révélé Nurmi et ses compatriotes, les athlètes de Finlande !

Pour tous et pour moi-même, quand je me laissais aller à suivre les réactions des autres, les records de Nurmi et d'ailleurs la plupart des records établis à Paris (ils furent nombreux) prenaient rang parmi les événements surnaturels où les recordmen tiraient de la machine humaine admirablement réglée des résultats incroyables. Nurmi, si indifférent à l'égard de ses concurrents qu'il leur semblait dédaigneux et qu'il se faisait haïr de certains d'entre eux, m'aurait donné la clef de son pouvoir, si je ne l'avais connue déjà, le jour de la finale des 1500 mètres.

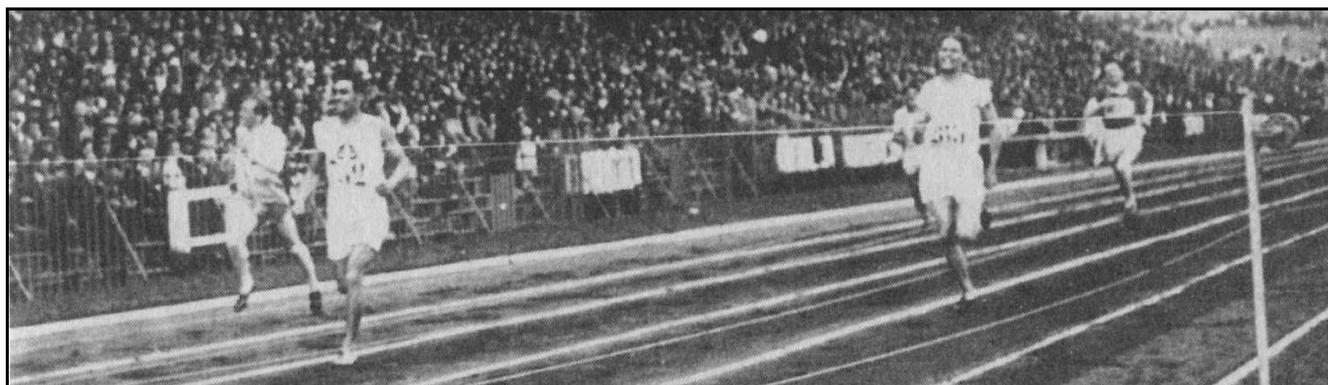
Il venait de battre le record olympique qui datait des Jeux de Stockholm en s'assurant une avance de dix mètres. Le Suisse Schärer menait contre l'Anglais Stallard une lutte dramatique pour la seconde place et rattrapait celui-ci quelques mètres avant l'arrivée quand le Britannique s'effondra sur la piste, épuisé Nurmi surgit, calme, à peine essoufflé, les traits peu marqués par l'effort. Il avait les yeux fixés sur le grand corps de Stallard, mais il passa à côté de lui sans faire un geste, disant tranquillement, d'une voix qui parut méprisante à certains : «Mauvais entraînement !».

J'en connais qui jugèrent sévèrement son attitude, mais je dois avouer que je la compris parfaitement. Nurmi se préoccupait fort peu de la foule que glaçait son regard d'acier et je ne connais pas de sa part de gestes destinés à lui gagner une popularité. Il estimait que l'athlète qui se présente à une course du stade, sans la préparation indispensable, est dans son tort. Les champions de Finlande s'entraînent à la résistance avant de se présenter à une épreuve et ils ne courent que dans la mesure de leurs moyens. Nurmi jette un coup d'œil à son chronomètre et dose son effort à la seconde près ; il donne l'impression qu'il pourrait battre le record du monde à chacune de ses courses s'il forçait l'allure qu'il s'impose, mais il ne donne pas à fond et termine avec une réserve de

vitalité. C'est le secret d'exploits accomplis avec une constance de forme à peine variable. Et quand il veut bien s'attaquer à un record, sur une cendrée propice à son action, c'est le secret de son apparente facilité à la poursuite d'un idéal qui le met en rivalité avec le temps et avec l'espace. Car le record est véritablement un idéal auquel on se voue entièrement et pour lequel on se prépare sans défaillance en suivant l'école du sport, école de courage, de discipline, de mesure. «Les détracteurs du sport, a écrit le pédagogue français Guilhou, sourient lorsqu'ils entendent les jeunes athlètes donner tant d'importance à ces cinquièmes de seconde ou à des centimètres; quelle erreur est la leur ! Dans ce cinquième de seconde ou dans ce centimètre gagné, réside le plus pur de l'énergie humaine. Rude école où l'on ne se contente pas de résultats provisoires ou d'à peu près. Le souci du fini, la notion du parfait, la pleine connaissance des ressources du moi, les sports peuvent donner tout cela. Et de là naissent l'orgueil bienfaisant de se posséder, la maîtrise de soi, l'habitude d'estimer un adversaire à sa juste valeur, un sens plus exact de la dignité humaine, en un mot la forme supérieure de la liberté». A côté de ces lignes, je placerai cette formule de M. Pierre de Coubertin : «Pour que cent se livrent à la culture physique, il faut que cinquante fassent du sport. Pour que cinquante fassent du sport, il faut que vingt se spécialisent. Pour que vingt se spécialisent, il faut que cinq soient capables de prouesses étonnantes».

Aux Jeux olympiques de Paris, je vivais au-dessus de ces vérités, destinées à tous ceux qui ne comprennent pas le sport, à tous ceux qui, tout en ayant de l'estime pour la force qu'il représente, refusent de considérer le sport comme une prouesse utile, aux partisans enfin de la seule culture physique à l'exception des différentes spécialités athlétiques. Je devrais dire plutôt que je vivais avec ces vérités, vibrant au mot de record, espérant un peu, sans me faire d'illusions, être en mesure un jour d'en battre un moi-même. Si, dans mon souvenir, je place les Jeux de Paris sous ce signe magique, c'est bien parce que le record me parut donner à la plupart des courses leur extraordinaire beauté. Je ne sais si l'histoire de l'olympisme leur laissera la même place que je leur assigne dans la vie sportive. Je ne cherche à noter ici que des impressions tout à fait subjectives. L'ouverture des Jeux, par une splendide journée d'été, avait été impressionnante. Notre-Dame de Paris, sonnait l'allégresse de toutes ses cloches réunies, avait reçu sous ses voûtes le peuple des athlètes et des délégations officielles. Le défilé, au Stade de Colombes, fleurit la piste et les pelouses de son ruban multicolore. Cinq mille représentants de la jeunesse forte de la terre allaient s'efforcer de faire monter au grand mâât olympique les couleurs de leurs quarante-trois nations. Dans la tribune officielle, aux côtés de M. Doumergue, président de la République française, des princes et de hautes personnalités patronnaient les Jeux, assurant le prestige grandissant de l'idée olympique. L'on remarquait l'intérêt tout particulier des délégués d'Asie, d'Amérique du Sud, d'Australie, d'Afrique même, qui témoignaient de l'universalité acquise désormais au mouvement dont le baron Pierre de Coubertin avait pris l'initiative. Cependant, plus que ces manifestations, plus que ces solennités et les hauts personnages qui y assistaient, c'était le gigantesque drapeau olympique flottant sur le stade qui captait mon émotion. Tandis que des paroles définitives étaient prononcées; tandis que les pigeons s'envolaient vers la lumière ou les brumes de leur pays natal, je vivais dans la seule attente des courses et des records dont je sentais la présence déjà planer sur le stade.

Quand mon camarade d'équipe Imbach battit le record du monde des 400 mètres dans un des quarts de finale de cette épreuve, un long murmure courut sur le stade. Cette belle performance du Suisse fut une surprise générale et son nom répété de bouche en bouche et suivi de son temps, 48 secondes, fut une véritable révélation. Imbach n'avait pas paru s'employer à fond pour vaincre le Suédois qui terminait second. La forme éblouissante dont il avait donné une preuve laissait prévoir un temps meilleur peut-être dans la demi-finale et la finale.



Joseph Imbach bat le record du monde du 400 m. en 48"0 lors des séries

Je savais les grandes qualités de mon ami Imbach, extrêmement rapide, sûr de lui, avide de prouesses. Combien de fois ai-je représenté mon pays avec lui et combien de fois avons-nous été vainqueurs ensemble, remportant des points précieux dans des rencontres internationales ? Des relais dans lesquels mon 800 mètres précédait son 400 mètres nous avaient procuré des joies inoubliables et je savais qu'il pouvait sortir finaliste olympique.

Son record du monde fixa pour moi les événements que je prévoyais avant les Jeux et que j'attendais avec impatience. Je sentais que ce record, apparu dans le ciel de Colombes, allait me tenir en haleine et devenir ma raison d'être !

En fait, Imbach ne fut recordman que pendant un jour, puisque, dès le lendemain, l'Américain Ficht abaissa à 47"8/10 le temps des 400 mètres. Cette fraction de seconde arrachée annonçait une finale extraordinaire. Si deux dixièmes de seconde furent une fois de plus gagnés par l'Anglais Liddell qui fit 47"6/10, cette course ne tint pas toutes ses promesses, Imbach, malade, ne pouvant défendre ses chances comme on l'attendait.

Cette épreuve de vitesse prolongée se déroule encore sous le signe de l'effort. Le sprinter déchire l'air en des gestes violents ; il arrache puissamment son corps du sol, maltraite la piste, dévore l'espace. Des vertigineux 100 et 200 mètres gardent certains caractères. Les records établis à Colombes sur cette distance n'avaient pas la majestueuse assurance de ceux établis par les Finlandais sur de plus longues distances. L'aigle enlevait sa proie en fonçant sur elle, dans un grand battement d'ailes ; il ne plana vraiment sur le stade que lorsque Nurmi abaissa dans le 1500 mètres un record olympique vieux de trois olympiades.

Paavo le Taciturne, le Finlandais aux yeux d'acier, avait imperceptiblement accéléré l'allure pour détacher l'Américain Géo Ray qui s'attachait à ses talons. Il n'avait même pas souri au but qui s'offrait, il n'avait de regards que pour son chronomètre. Cependant, même ce geste machinal des yeux baissés sur la montre ne rompait pas l'harmonie de sa foulée. La paix olympienne de son front et le travail à peine visible des muscles. Le vol plané d'un dieu ailé ! Personne n'aurait fait particulièrement cas d'une telle aisance et ne l'aurait suivie avec une telle admiration si, derrière lui, des coureurs réputés n'avaient crispé leurs traits, épuisé leurs énergies et tiré d'eux-mêmes de suprêmes ressources pour le suivre - de loin ! Personne n'aurait su d'avance que Nurmi allait battre le record si le grand Stallard, un des favoris de cette épreuve ainsi que du 800 mètres, ne s'était abattu soudain, je l'ai dit, fauché par son effort. Il faut un point de comparaison pour pouvoir juger de semblables prouesses, accomplies avec une telle désinvolture.

Désinvolture était bien le mot qui s'imposait à tous les spectateurs, mais une heure et demie plus tard, ils pensèrent sans doute que simplicité conviendrait mieux, quand ils virent Nurmi prendre tranquillement sa place, dispos comme au lever du lit, parmi les finalistes du 5000 mètres. Il mena cette course de bout en bout avec son compatriote Ritola, grignotant les forces du magnifique athlète suédois Wide et laissant, dispersé à quelques centaines de mètres, le lot des autres coureurs. Quand le trio se fut disloqué à son tour et que Wide perdit contact, Nurmi enleva le titre devant son fameux compatriote Ritola. Ils battaient tous deux l'ancien record olympique. Nurmi aurait sans doute réalisé un exploit analogue dans le 10000 mètres s'il n'avait laissé Ritola, toujours second derrière lui dans les épreuves auxquelles ils participaient ensemble, remporter là une retentissante victoire. Faut-il ajouter qu'il fut vainqueur encore dans le cross-country et dans le 3000 mètres par équipes ?

Tandis qu'un accablant soleil faisait fuir les spectateurs à la recherche de l'ombre et qu'une atmosphère étouffante mettait à rude épreuve les capacités de résistance des participants au cross-country, Nurmi luttait contre l'obstacle, sur les chemins ardu, sans effort apparent. Comme sur la cendrée, il laissait derrière sa course légère peiner lamentablement ses concurrents, sauf peut-être Ritola et deux ou trois autres. Plusieurs coureurs s'écroulèrent comme des pantins ; le soleil les assommait de ses rayons implacables et ils roulaient sur les feuilles mortes et les mousses des sous-bois bordant les chemins. Wide lui-même s'abattit après avoir mené une bonne partie de la course. Le haut-parleur du stade annonçait les péripéties de cette terrible épreuve et les spectateurs se demandaient si tous les concurrents allaient subir les uns après les autres le sort de l'infortuné suédois, quand Nurmi fit son entrée par la porte de Marathon, paisible et maître de lui comme à son habitude. Ce fut de la stupeur. Il y eut une demi-seconde de silence effaré, puis les applaudissements éclatèrent, interminables. Nurmi régnait sur les Jeux de Paris. Il était vainqueur dans quatre épreuves ; il ne se contentait pas de gagner les finales dans des temps records, il menait également le train des éliminatoires et des demi-finales d'après son chronomètre et il aidait encore ses compatriotes à gagner une place d'honneur dans le 3000 mètres par équipes.

La supériorité des Finlandais était telle que si Nurmi n'avait pas représenté à Paris son pays, ce dernier aurait eu quand même la première place dans les mêmes épreuves. Ritola, volontaire,

tenace et tout aussi résistant, la lui aurait assurée. Nurmi absent, à Ritola toute la gloire, tous les records et un nom plus célèbre qu'aucun autre dans les annales du sport. Et si ces deux Finlandais ne lui avaient souvent barré la route, Wide, le blond Suédois, qui fut lui aussi recordman du monde, aurait eu ces honneurs-là.

Trois fils du Nord, également entraînés, également méritants, sinon d'un même talent, portaient la couronne du record. Pour que trois hommes soient capables de prouesses étonnantes, combien doivent avoir atteint une forme remarquable ! Les athlètes finlandais, si bien représentés aux Jeux de Paris, répondaient à cette question et donnaient une leçon d'endurance et d'entraînement. Elle ne fut pas perdue pour moi et je me jurai de profiter de la première occasion pour faire le voyage du Nord et visiter la saine Suomi, le pays des mille lacs.

A côté des champions que je viens de nommer, il y eut à Paris d'autres athlètes qui devinrent mes amis ou qui devaient m'influencer d'une façon ou d'une autre.

Je retrouvai mon cher ami Charlie Paddock, toujours souriant et plein d'élan. Il n'était plus dans une forme aussi étincelante que celle qui lui permit d'être le roi incontesté de la vitesse pendant plusieurs années. Il fut tout de même finaliste dans les 100 et 200 mètres, terminant second dans cette dernière épreuve, derrière Jackson Scholz, son compatriote. Mais il y avait quelque chose, un rien, qui ne fonctionnait plus aussi bien que précédemment. Il n'en reste pas moins le sprinter dont les performances auront été les plus durables et les plus régulières. Un coureur de vitesse s'use plus rapidement qu'un coureur de longue distance qui a dû, avant tout, cultiver sa résistance. Paddock demeura un des lévriers de la cendrée dont la forme tint le plus longtemps. Il devait d'ailleurs tôt après les Jeux de 1924 retrouver tout son allant et sa suprématie, pendant une tournée que nous fîmes ensemble. Il se retira ensuite, au jour qu'il s'était fixé, après avoir couru pour son plaisir avec son entrain de grand boy américain.

Adrian Paulen, le champion de Hollande qui avait participé, on s'en souvient, aux championnats universitaires de la Porte-Dorée, eut de la malchance à Colombes. Après avoir brillamment gagné un des quarts de finale des 400 mètres devant Liddell qui devait être le vainqueur de la finale, il fut éliminé en demi-finale dans la série où l'Américain Fitch battit le record du monde. Lui aussi retrouva plus tard, lors de nos courses communes, une meilleure forme. Liddell, le fougueux triomphateur du 400 mètres, avait été troisième dans le 200 derrière Scholz et Paddock; il était désigné par l'Angleterre pour courir le 100 mètres. Il s'était montré l'égal d'Abrahams sur cette distance avant les Jeux et l'on peut supposer qu'il aurait pu être, comme le vainqueur, un des plus dangereux adversaires des Américains. Mais la finale du 100 mètres devait tomber sur un dimanche



La victoire d'Eric Liddell au 400 m. en 47"6 a été immortalisée dans le film "Les chariots de feu" en 1981

et Liddell s'abstint par conviction religieuse. Au lendemain de son record du monde, il prêcha dans le temple anglican de Paris. Il avait les yeux clairs où se lisaient la franchise, la cordialité et la réserve tout à la fois, et il m'imposa par sa sérénité, sa tenue modeste et réservée. Les athlètes anglais m'ont d'ailleurs frappé, à chacun des Jeux, par leur courtoisie et leur simplicité. Ils n'ont souvent pas le bagage d'exploits sensationnels qui auréole d'autres champions, mais ils participent dans le véritable esprit olympique, c'est-à-dire qu'ils défendent leurs chances le mieux possible, au-delà même de leurs moyens habituels, pour leur pays et pour leur roi ! Lowe, tout comme lord Burghley, champion des 400 m. haies, est le type parfait de ce coureur gentleman, outsider gagnant magnifiquement. S'il y eut deux athlètes qui furent opposés de toute leur nature tendue vers un même but que l'un ne peut atteindre sans que l'autre ne soit battu, ce furent précisément Lowe et moi-même. Il eut pour moi des gestes si amicaux, des propos d'une camaraderie si spontanée, que ma place de deuxième dans le 800 mètres m'en apporta un réel enrichissement et me fit faire un nouveau progrès dans la compréhension de l'esprit olympique, chevaleresque avant tout.

Je m'étais bien préparé pour les Jeux olympiques de 1924. J'avais un esprit combattif très développé et ma confiance s'était forgée peu à peu, au cours de l'olympiade qui prenait fin. L'ardeur que j'avais en me présentant à la lutte, mon enthousiasme pour ces records dont je sentais l'avènement probable à Paris, me donnaient un élan précieux, mais ils ne suffisaient pas entièrement à remplacer la science et la tactique dont il faut faire preuve dans une compétition de ce genre, réunissant les meilleurs coureurs des diverses spécialités. J'estime avoir acquis cette science un peu plus tard, en 1925, et je me sentis alors -je le dis sans prétention - quasi invincible sur ma distance préférée, le 800 mètres. Résultat de l'enseignement de Paris. Mais pendant les Jeux mêmes, je ne possédais pas encore cette maturité indispensable à celui qui veut gagner. Le succès que j'obtins fut méritoire et j'aurais peut-être été vainqueur de ce 800 mètres si, comme on l'a dit, nous avions eu quelques mètres de plus à parcourir. Il n'en reste pas moins que je crois aujourd'hui n'avoir pas été tout à fait mûr pour un tel exploit. Cette finale reste un de mes souvenirs les plus émouvants. Je m'étais aguerri dans les éliminatoires, gagnant ma série et sortant troisième d'une des plus dures demi-finales, où je me qualifiai derrière Stallard et l'Américain Richardson. J'espérais faire mieux dans la suprême course, mais je savais que j'avais à lutter contre forte partie, trois Anglais et quatre Américains, deux groupes puissants qui allaient se livrer une bataille farouche dont le Norvégien Charly Hoff et moi pouvions bien faire les frais. Je revois le vestiaire de Paris, gris, solitaire, abandonné, et la table de massage où l'un de mes amis venait de donner à mes muscles une dernière souplesse. L'angoisse qui précède tout départ de course importante m'étreignait et j'y aurais certainement sombré si un bon génie ne m'en avait tiré à temps. Lowe, mon concurrent anglais, vint à passer devant ma chambre. Il me fit un signe joyeux m'invitant à le suivre dans son vestiaire. Lowe, d'un seul coup, me sauvait de moi-même et des images multiples de luttes tragiques et de défaites qui m'assaillaient. Le charme de sa parole chaude et bien timbrée maintint le contact avec le monde réel des muscles et de la chair, conscients des efforts qu'ils allaient devoir faire. C'est ainsi que nous atteignîmes, en devisant, la piste. Lowe était calme, impassible. Il me dit que Stallard pouvait être vainqueur, mais qu'il était un peu fatigué et éprouvé par le temps qu'il faisait à Paris. Il ajouta que si Stallard ne courait pas aussi bien que d'habitude, il s'efforcerait, lui, de donner la victoire à l'Angleterre. Il ne dissimulait pas sa pensée et me souhaita bonne chance. Je pensai alors qu'il me serait peut-être possible de me classer dans les trois premiers et je souhaitai terminer troisième, derrière Stallard le favori et Lowe pour qui j'avais beaucoup d'amitié. Dans ces instants d'émotion, quand la vie est plus intense au cœur et dans les veines, on souhaite généreusement, sans l'ombre d'une arrière-pensée bonne chance à ses amis, même lorsqu'ils se trouvent être vos adversaires !

Deux faux départs, je causai l'un d'eux, firent bruir le stade de rumeurs énervantes. Le coup de feu décisif du starter éclata comme une libération. Cette course rapide, menée tour à tour par chacun des Anglais, Stallard, Houghton et Lowe, ne me laissa pas désarmé, comme dans l'éliminatoire d'Anvers qui m'avait appris tant de choses. Je menai ma course en la raisonnant le mieux possible, mais j'eus beaucoup de mal à forcer la défense de Richardson qui me précédait et qui m'obligea à quitter la corde à l'avant-dernier virage ; je dus obliquer sur ma droite, perdant un temps précieux à quatre mètres de la ligne droite. Quand je pus enfin me lancer à la poursuite de Lowe, il était trop tard ! Je regagnai cinquante centimètres, un mètre, deux, jusqu'à six dans les derniers cent mètres, et à l'arrivée, je n'avais plus que quelques centimètres de retard sur le vainqueur. Je franchis le fil d'arrivée sur le même plan que l'Anglais.

Le corps en plein élan encore, mais la foulée coupée, je me retrouvais, comme au départ, à côté de Lowe. J'avais donné mon effort sans savoir exactement si j'étais vainqueur. Sait-on jamais ce

que font les adversaires dans des fins de courses où l'on sprinte comme pour un cent mètres ! Lowe ne savait pas davantage qu'il avait conquis de haute lutte la médaille d'or des Jeux. Je l'appris avant lui et me tournai pour le féliciter.

- «Est-ce que vous avez gagné, Martin ?» fit-il en me tendant la main.

- «Non, c'est vous», répondis-je.

Dès qu'il se fut rendu à l'évidence, ses premières paroles ne furent pas un cri de joie, mais bien :

- «Oh ! Comme je regrette, Martin, que vous n'ayez pas gagné».

Même temps pour les deux : 1'52"2/5. Je repassai dans mon esprit les péripéties de la course. Si je ne m'étais pas laissé enfermer par Richardson ? Si j'avais montré plus de tactique ? Mais j'avais accompli de mon mieux mon devoir d'athlète, pour mon pays et pour la gloire du sport. Et le drapeau suisse flottait au mât olympique !



LA FINALE DU 800 MÈTRES DES JEUX OLYMPIQUES DE PARIS 1924 EN IMAGES

La finale du 800 mètres de Paris fut un des grands moments des Jeux Olympiques de 1924. Avant de lire le chef d'œuvre d'André Obey "L'orgue du stade" dans les pages suivantes, retrouvons d'abord le film de la course grâce aux images d'archives.



Le départ de la finale du 800 m. avec Paul Martin à la corde



Après 300 m. de course : Henry Stallard et Harry Houghlon (GB), devançant Schuyler Enck (USA), Douglas Lowe (GB, masqué), John Watters (USA), Paul Martin (SUI), Ray Dodge (USA, masqué), William Richardson (USA) et Charles Hoff (NOR)



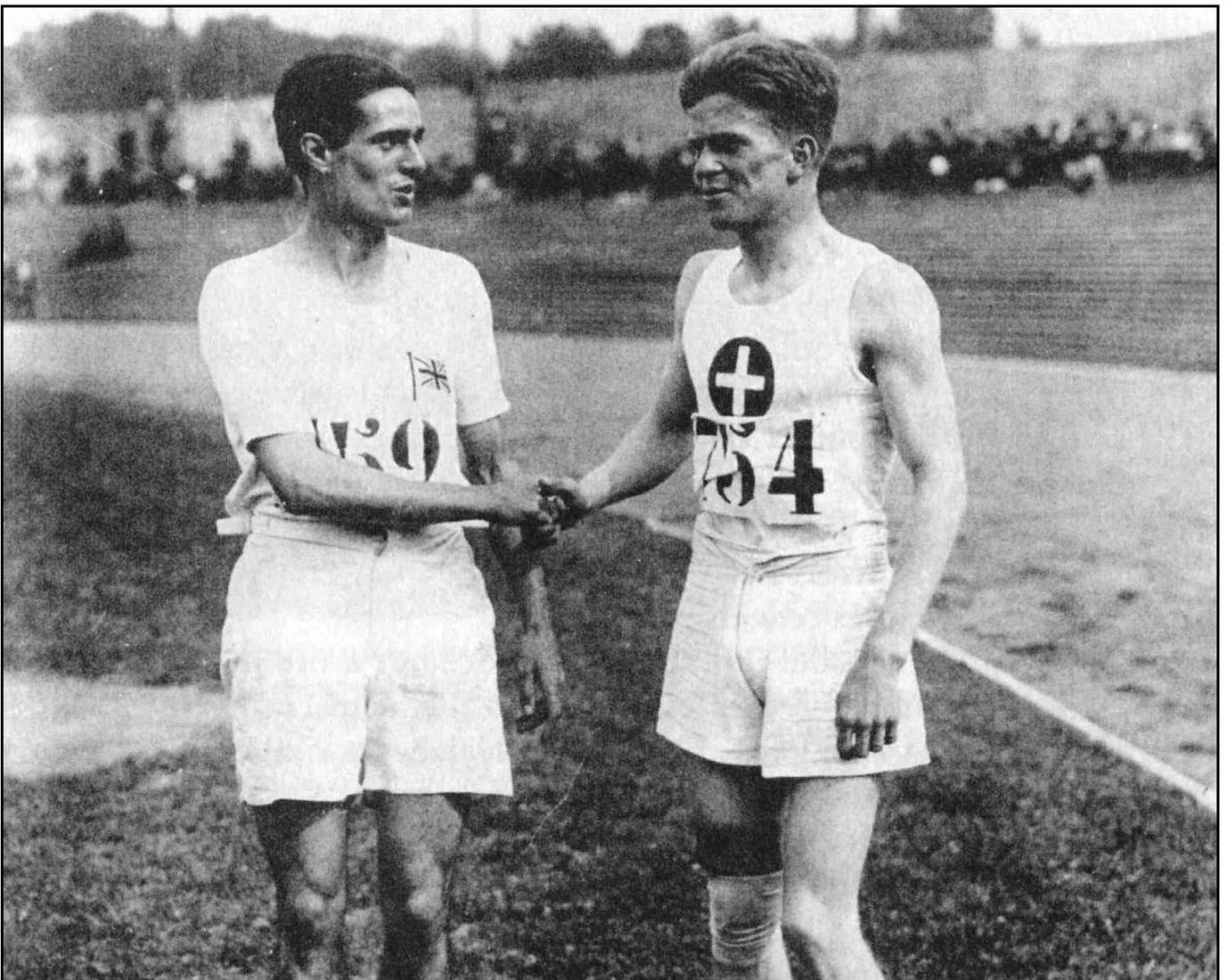
A 250 m. de l'arrivée, Henry Stallard mène toujours devant Harry Houghlon. Mais Douglas Lowe prépare son attaque, bientôt suivi par Schuyler Enck. Paul Martin semble un peu enfermé à la sixième place



Douglas Lowe remporte sur le fil le titre olympique du 400 m. juste devant Paul Martin, brillant deuxième. Schuyler Enck s'adjuge la médaille de bronze et Henry Stallard échoue à la quatrième place



Paul Martin vice-champion olympique du 800 m., battu pour un dixième de seconde par l'anglais Douglas Lowe



- Est-ce que vous avez gagné, Martin ?
- Non, c'est vous !

JEUX OLYMPIQUES 1924

800 METRES HOMMES

1. Douglas Lowe	 ENG	1'52"4
2. Paul Martin	 SUI	1'52"5
3. Schuyler Enck	 USA	1'53"0
4. Henry Stallard	 ENG	1'53"0
5. William Richardson	 USA	1'53"7
6. Ray Dodge	 USA	1'54"2
7. John Watters	 USA	1'54"2
8. Charles Hoff	 NOR	1'56"7



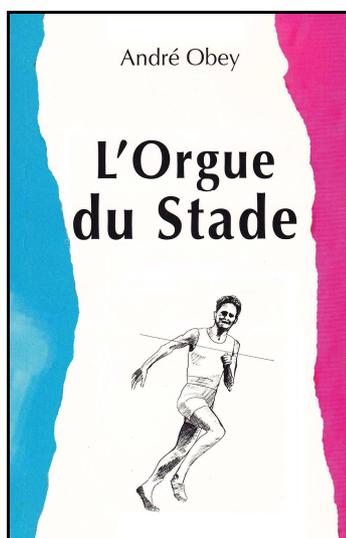
L'ORGUE DU STADE PAR ANDRÉ OBEY

LE 800 MÈTRES DE PAUL MARTIN

Dans «L'orgue du stade», André Obey raconte cette course, ma course, bien mieux que je ne l'ai fait moi-même ici. Je dois dire l'influence que son livre a eue sur moi. J'y ai trouvé, sur un autre plan, la même force d'encouragement que m'insufflaient les coureurs Rudd et Baker, au lendemain d'Anvers. Ceux-ci me transpirent la confiance; Obey la fortifia et m'en fit comprendre la vraie puissance. Il usa pour cela de moyens littéraires s'adressant à l'esprit, tandis que Rudd et Baker avaient donné cette assurance à mes muscles, en dirigeant mon style et en pesant sur mon physique.

ANDRÉ OBEY

Grand dramaturge français du XX^{ème} siècle, André Obey découvre l'athlétisme au stade de Saint-Cloud, grâce à un ami, en 1913. Coureur amateur de 400 mètres lui-même, il assiste ébloui aux Jeux Olympiques de Paris, en 1924. En pleine inspiration, André Obey réalise un véritable chef d'œuvre, «L'orgue du stade», qui regroupe une série d'articles écrits sur les épreuves d'athlétisme. André Obey considérait, en effet, que les distances de la course à pied, le 100 mètres, le 200 mètres, le 400 mètres, le 800 mètres, le 5000 mètres, le 10000 mètres... représentaient les tuyaux, d'inégales longueurs, de l'orgue et que chacune de ces courses avait un registre, une voix et une expression corporelle différents, en totale accordance avec cet instrument.



Il arrive sous le mur jaune du stade de Colombes, le mardi 8 juillet, passé trois heures, pour courir la finale du 800 mètres olympique. Depuis la veille, il se répète une phrase machinale : «Je cours le 800 des Jeux», une phrase qu'il ne digère pas, qui lui «reste sur l'estomac» comme une glace trop froide. 23 ans. Grand, mince, blond, souriant et discret. C'est un Suisse à hérités françaises, avec une goutte de sang écossais dans les veines. Deux hommes en lui, contradictoires : L'étudiant en médecine : sentimental par nature, sceptique par expérience. Applique à la vie l'observation médicale, inductive, et qui va patiemment, prudemment, du particulier au général. Les mouvements de l'âme sont d'origine physiologique. L'athlète : aventureux, lyrique. Il sent vivre en lui un être secret que personne, pas même lui, ne connaît un être que crée l'effort athlétique, qui domine de haut le train-train journalier des organes, le transforme et le divinise, un être qu'il ignore mais qu'il sent là, mystérieux et puissant. Il apporte au stade ces deux frères ennemis. L'athlète pense : «Tout

va bien, tout est normal ! C'est ainsi que je voyais les choses. J'étais sûr de courir la finale du 800 mètres». Mais l'étudiant : «Nous nageons dans l'incohérence. Tu ne devrais pas être ici. C'est miracle que tu te sois qualifié, hier, dans la demi-finale. Tu fus troisième à un cheveu devant Johansson. Rappelle- toi : tu étais vanné. Stallard et Richardson t'ont eu comme ils ont voulu. Si maintenant tu fais réflexion que le temps de la demi-finale ne fut que de 1 minute 54 et que le 800 d'aujourd'hui ira beaucoup plus vite... Là !... tu vois ?... tu sombres sous le ridicule. Va-t-en d'ici ; tu n'es qu'un parvenu olympique». Martin met d'accord - à la cravache - l'athlète et l'étudiant : «Que ce soit pour une raison ou pour une autre, dit-il, je cours le 800. C'est un fait. Arrangez-vous avec ça». Alors deux voix fusent ensemble : Tu gagneras ! Tu seras le dernier ! Celle de l'étudiant, plus nette et plus forte, fait taire celle de l'athlète. Martin promène un corps en détresse le long du mur du stade, derrière quoi se célèbre un culte redoutable. Il lève lentement les yeux jusqu'au faite et murmure : «Amphithéâtre» avec une sorte de crainte. Il n'a rien d'un névropathe. Quand il souffre, il cherche un remède. Simplement. Il souffre : de froid, d'inertie, de désunion interne. Le remède ? Le massage. Son corps sec et dur, écartelé de désirs contraires, veut le poids rassurant, la chaleur d'une paume huilée, flexueuse, habile à assouplir le muscle irrité, à pacifier la chair en révolte. Un couloir où le talon sonne. Un vestiaire à l'odeur rance. Il se déshabille avec une pudeur frileuse, hérissée, désagréable. Personne. Une électricité polaire fait de la solitude. Un veston accroché au mur, sous un chapeau mou, à l'air d'un homme invisible qui serait bossu. La salle de massage. Toujours personne. La table, en bois blanc, exige le patient, l'opéré, le cadavre, sous l'œil globuleux d'une ampoule. À peine est-il entré que la lumière s'éteint en un claquement de plomb sauté. Noir absolu. Il allume une bougie de secours. Puis il attend. Au loin, en haut, trente mille pieds pilonnent les gradins de ciment ; des hurlements de foule : tout cela, détimbré par des épaisseurs de murs, exaspère le silence. Gêné d'être debout, trop grand, trop seul dans la pénombre, il s'assoit sur un escabeau. Il n'est pas bien. Il s'enveloppe d'une couverture et se couche sur la table à masser. Et il attend. Son corps est une chambre nocturne où vacille une pensée en veilleuse. Quand il songe que, tout à l'heure, il faudra lancer tout ce poids mort sur huit cents mètres, il éprouve quelque chose qui ressemble à de l'horreur. Des pas, dans le couloir, approchent - et puis s'éloignent. Tristesse de les entendre s'en aller. Une voix gronde, quelque part, sous une voûte, une rauque voix au Nord, que fauche net le coup de feu d'une porte qui claque. Solitude tombale. Angoisse d'agonie. On va le livrer aux bêtes. Il se voit sur la piste. La foule des gradins se penche sur lui - en rond, en gouffre - le guette, le hait. Il se sent cerné de cruautés voraces : tous ceux du Stade, d'abord puis ceux d'ailleurs, tous les sportifs, ceux de France, ceux de Suisse, ceux de Lausanne, ses amis de Lausanne ! Le sport a ses stratèges en chambre, ses tacticiens de l'apéritif. Il y a trois mois que le G.Q.G. sportif de Lausanne l'investit, le bombarde sans trêve. Tuyaux, conseils, recettes, avertissements, ordres même, il lui faut chaque jour avaler le tout - noyé, bien entendu, de cordialité vénéneuse. Ah ! Les mentors de petite ville ! Voici, dit l'un, comment je vois la finale du 800 mètres. (Et il module dans le grave) : Hélas ! Mon cher Martin, vous n'en êtes pas... Vous dansiez hier soir, dit un autre, aux «Palmiers» ? Mon cher garçon vous perdez le sens... ! Voyons, voyons, écoutez-moi... Un autre encore : Je vous ai rencontré lundi, très tard... trop tard ! Vous étiez en moto. C'est de la folie pure. Tout le monde, sauf vous, sait que la trépidation... Je connais, dit un quatrième en mirant son vermouth, au moins quatre Américains qui descendent couramment au- dessous de 1'54"... Je préviens les intéressés qu'il faudra... Halte-là, mon cher Martin, vous ne boirez que de l'eau de Vittel... C'est comme ça ! Vous n'avez aucune chance... Mais il faut la jouer ! Ils sont tous là, à son chevet, dans cette salle de massage. C'est le chœur des tragédies grecques, l'opinion publique, ces messieurs de la famille... Ils sont là tous, penchés sur son cadavre. Il les entend le disséquer comme à Lausanne : Et tes cuisses ? Parle-nous de tes cuisses... tes cuisses nationales ! Et tes mollets ! Abîmés, naturellement, entamés à coups de pédales par ta sacrée moto... Maintenant tes pieds, voyons, tes pieds ? Solides ? Souples ? Pas d'ongle incarné ?... Et ton cœur ? Normal ? On dit ça... Nous le trouvons petit, ton cœur, tu entends ? Tout petit, ridiculement petit. Quand on a vu comme nous ta radiographie... N'oublie pas ça, que diable ! Tire des enseignements de ta radiographie. Es-tu médecin oui ou non ? Et tes poumons ? Oui, ça va, à peu près. Mais tu ne sais pas respirer... Et puis tu ne sais pas te servir de tes bras ! Ni de tes épaules ! Ni de tes reins ! Tu ne sais pas courir... Bon ! Maintenant, cours ! Nous sommes avec toi... C'est vrai qu'il a un cœur petit. C'est vrai qu'il ne sait pas respirer, qu'il ne sait pas courir. Tout cela est vrai. Tout est vrai sauf lui-même - qui n'est qu'un songe. Il sombre. Il se dissout. Désunion ! Désunion ! Il se passe en revue des pieds à la tête. Il ne gouverne plus. Il n'est qu'une collection de planches anatomiques. L'odeur aiguë de l'embrocation, qui vibre entre les murs, ranime en lui la voix de l'athlète. Elle implore : «Massage ! Massage ! Il n'est que temps, dans un quart d'heure, je ne réponds plus de rien». Mais l'étudiant proteste : «Assez de

plaisanteries ! Tire-toi d'ici sans balancer. Ce sport ? Une farce. Tu ne vas tout de même pas donner ta vie dans un cirque ? Hé ? Ne cours pas ! C'est dangereux, tu sais. Désuni comme tu es, tu peux claquer. Froidement ! Ça s'est vu... Eh ! bien, bon, il mourra. Il mourra de sa course - et en course. Autant cette mort-là qu'une autre. Personne n'y trouve à redire ? Au contraire ! Ces messieurs de la famille se prodiguent déjà en oraisons funèbres. Le pauvre type ! Je lui avais bien dit... C'était au-dessus de ses forces... Je l'avais prévenu. Pas su s'entraîner ! Soudain, parce qu'il entend quelqu'un dire sur sa fosse ouverte : brave garçon», il se sent réchauffé d'orgueil et de douleur. L'inertie de son corps se dégèle, fleurit. La sève éveille les ramures mortes de ses muscles. Son cœur est un soleil qui rythme, concentre, organise la poussière planétaire de ses atomes. Et il se met à faire sa course. Essor, effort, réflexes aux incidents qu'il imagine, explosions internes. Le triomphe l'habite. Il a faim de courir. Il court immobile, les yeux clos. Il calcule, prévoit, devine, complique, simplifie, noue et dénoue sans que rien ne décèle son drame intérieur qu'un battement accéléré et cette saillie des maxillaires, sous les joues durcies... est tout entier retourné, rénové, en labours. Fort bien ! Fort bien ! Jubile en lui la voix de l'athlète. Comme crescendo musculaire on ne fait pas mieux. Nous sommes partis de zéro. Nous montons jusqu'à cent. Si, maintenant, j'avais mon massage, juste à temps, dix minutes avant le départ. La porte s'ouvre. Entre un ami un vrai - cinquante ans, une courte barbe grise, deux bons yeux bleus, toujours étonnés derrière des lunettes rondes. L'athlète a son massage, mieux que d'une main spécialiste : de cette main amie, affectueuse, main de sportif et de physiologiste qui connaît bien les muscles, qui sait ce qui les flatte et ce qui les mate. Sous la rude caresse adhésive, l'athlète se tend, se cabre, puis cède, calmé. Il est prêt. Il est lui-même. Il est jeune et avide. C'est maintenant un homme prompt, bien en place, glabre et pur comme marbre, flexible comme jonc. Pas un soupçon de graisse, pas une trace de fatigue, le cœur a 70, le muscle long, l'haleine fraîche. Il est bien, si bien qu'il s'endormirait, au seuil d'un rêve héroïque, dans sa tiédeur et sa lumière intérieure s'il n'entendait une voix mugir dans la caverne du couloir : Le huit cents, au départ ! Dépression. Martin va au départ - docilement, tristement, la corde au cou - étreint par cette angoisse d'avant-course que tous les athlètes, grands et petits, connaissent bien, il marche au départ comme le condamné au poteau. Il sourit, bien entendu. Il a mis ce sourire sur sa figure comme, sur sa peau, ce chandail qui l'engonce, ce pantalon qui l'ensache. Ses dehors n'ont plus aucune importance. Le phénomène est à l'intérieur. Martin porte, avec précaution, Martin et sa fortune. Il transporte, du vestiaire à la piste, son unité athlétique, sa conscience de huit cents, comme un vase plein jusqu'aux bords d'une eau magique. Il n'a de rapports avec le monde extérieur qu'en fonction de cette coupe olympique qu'il doit porter, sans en perdre une goutte, sur la ligne de départ - liqueur rare, lentement distillée, durant des mois et des années : le sang, la sève, le suc de quinze générations de Martins. En sortant du tunnel des athlètes sur la pelouse ivre de grand jour, il se sent cerné, attaqué de toutes parts, fusillé par le Stade. Le Stade attend le huit cents d'un désir circulaire, gigantesque, cacophonique. Pas deux êtres, sur ces quinze mille, qui veulent la même chose. Mais tous veulent, furieusement, quelque chose. Martin ferme ses sabords et traverse la pelouse tous feux éteints - vaisseau fantôme. S'il ouvre de lui rien qu'une cellule, la mer entre et le coule. La ligne de départ est tracée à la chaux sur la piste, vers le milieu de la tribune de Marathon, à trois cents mètres de la ligne d'arrivée. Il y a ces trois cents mètres à faire, plus un tour de piste de cinq cents mètres. Martin serre trois mains anglaises : Stallard, Lowe et Houghton ; quatre mains américaines : Dodge, Enck, Richardson, Watters ; une main norvégienne, celle de Hoff. Ils sont neuf sur la pelouse - rive d'herbe du fleuve piste - comme dans une prairie du bord de l'eau. Sur la rive d'en face, la foule escarpée de la tribune de Marathon semble un versant de colline. Vingt races que pavoisent leurs couleurs nationales s'érigent en tribunal pour on ne sait quel jugement dernier. Martin s'assied dans l'herbe sous le regard innombrable du Congrès des nations. La rumeur du stade ne le pénètre pas. Il ne pense qu'à lui - à chausser strictement ses souliers à pointes, à croiser ses lacets sans les tordre, à rétrécir au moyen d'une épingle anglaise la ceinture un peu lâche de sa culotte blanche. Il pense à ne pas penser. Il se tient fermé, serré, sous le charme d'une musique interne qui est la voix de sa certitude organique - qui est le prélude de seconde en seconde plus puissant de sa course. Des choses noires pleuvent, qui glissent sur lui sans marquer comme l'eau sur les plumes d'un canard. Ça l'ennuie que toute cette foule de la tribune donne par avance la victoire à Stallard. Ça l'agace qu'un officiel lui parle raide - d'adjutant à soldat. - Ça l'inquiète de voir le rire des quatre Américains, qui sont sans doute ceux-là mêmes qui descendent couramment au-dessous de 1'54". Il chasse tous ces moustiques d'une main nonchalante, l'esprit ailleurs, bien au chaud au creux de lui-même. Il se sent souple et d'un seul jet, sans entrave ni surcharge, comme un jeune tronc nu. Il a plaisir à caresser ce cuir exact et fin qui gante étroitement son pied, à éprouver du bout de son doigt ces pointes d'acier, ces dents longues qui ont une faim de huit cents mètres. Le starter lui ouvre sous le nez un

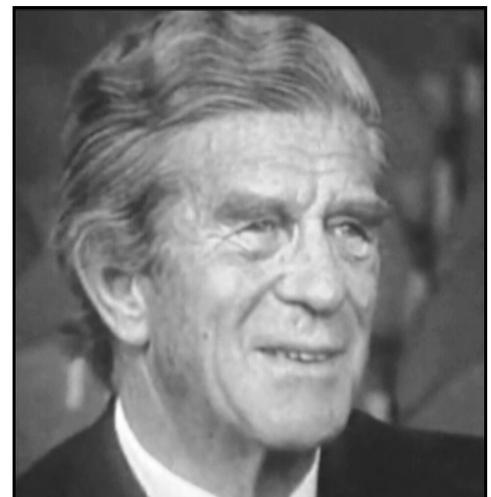
petit sac gris où il y a neuf numéros, de 1 à 9. Il songe, ou y plongeant la main : «Je vais tirer le 1 ce sera bon signe. Il tire le couloir 1 et dit tout bas : je suis premier». Mais il voit Stallard passer près de lui, sur ses longues jambes à la foulée luxuriante. Et il corrige : «Je serai second». Il prend sa place, s'agenouille sur la cendrée rêche, tout contre la pelouse. Il a la pelouse à sa gauche et huit hommes en ligne et à genoux, à sa droite. Rien devant lui qu'une piste plate et qui file comme une rue balayée de frais. Rien devant lui qu'un tableau horizontal, où sa pensée trace déjà la ligne droite de son départ - la ligne droite initiale, rigoureuse, nécessaire du graphique de sa course. Derrière lui, il sent l'âpre surveillance, la présence professorale du starter. Le starter va poser le problème du départ - un problème au dixième de seconde. Martin en connaît la marche. Il en ignore le rythme. C'est un départ en trois temps. Le starter va dire : «À vos marques !» Puis : «Êtes-vous prêts ?» Puis : «Pan !» Il lâchera le coup de feu. Ces trois temps sont séparés par une seconde environ. Je dis : environ. Un peu plus ou un peu moins. Martin, un genou en terre, s'applique à trouver, à deviner ce rythme et à s'y accorder. C'est très difficile. Le coup de feu surprend toujours. On a beau faire. Le coup de feu saisit et glace. Il s'agit de le pressentir sans le devancer, de mettre son corps en état de passivité active, dans l'état d'immobilité suraiguë où est la flèche sur la corde tendue à un arc. Le rythme du départ dépend du rythme vital au starter, de son cœur, de ses nerfs, de sa pression artérielle, de bien d'autres choses encore. Il faut deviner tout cela, se faire coup de feu et jaillir du pistolet comme la flamme. Martin, sur la ligne, n'en mène pas large. Il est pris entre le starter et la piste, entre l'instantané et le successif. Il faut qu'il garde, à la fois, ses derrières et sa marche en avant. Il faut qu'il pense ceci - sans trêve : « La piste est libre devant moi. Devant moi, 50 mètres de piste libre, libre et libre jusqu'au virage. Porte ouverte ! Il faut que j'y passe. Les huit qui sont à ma droite vont se rabattre à la corde comme un troupeau de bœufs, fermer la porte et me stopper net. Il faut que je passe avant eux, avant la bagarre, - juste avant. Il n'y a que Stallard qui me dépassera. Je le laisserai faire. Il m'enlèvera pendant que les autres cafouilleront derrière nous. Au virage, à l'abri de Stallard, j'aurai le temps de réfléchir. Êtes-vous prêts ? dit le starter. Je pars ! pense Martin avec force. Je pars-pars-pars. Et je passe ! Je pars !... Je passe ! Il le pense tellement qu'il part tout seul, avant le coup de feu. Faux départ. Murmure de la foule, mécontente. Le starter dit : « Martin ! » d'une voix de caporal. Martin, tête basse, revient à sa place, se remet à genoux et n'ose plus penser. Le faux départ a quelque chose de ridicule, d'infamant presque. Sans compter qu'il vous dérègle. À vos marques ! dit le starter... Êtes-vous prêts ?... Martin n'ose plus enfler en lui la puissance d'attente jusqu'au point de rupture jusqu'au bond explosif. Il attend passivement. Le coup de feu le surprend en pleine immobilité. Il part à fond, de son mieux, mais en retard, un retard infinitésimal - et inexpiable. Il sent qu'il ne le rattrapera pas. Il a envie de tout laisser là et de s'en aller. Il court les dix premiers mètres dans une panique de désastre. Inondation. Déboulé d'un torrent à grandes vagues galopantes. Il se laisse rouler, lui et sa rage d'être mal parti. L'espace libre qu'il voulait comme son droit, se peuple, se bouche. Lowe détale comme un gibier que poursuit Stallard, grand ouvert, avaleur comme une mâchoire. Des dos dansent ; des bras travaillent ; des pieds frappent. Au virage, Martin a quatre hommes devant lui, deux à sa droite, deux derrière. Enfermé ! Le goût de l'injustice l'écoeure. Virage. Accalmie. Tout se tasse. La course est rapide, très rapide - mais nette, bien dessinée. Chacun suit Stallard de son mieux, à sa place. Pas de surprise à craindre. On ne pense qu'à suivre. Cette vitesse, qu'il faut entretenir sans relâche, suffit à absorber chaque coureur jusqu'à l'oubli des autres et de soi. Rien à craindre avant la cloche du dernier tour. Martin a deux cents mètres - une vie ! - pour réfléchir. Cinq secondes d'examen de conscience. Il y a en lui des amertumes qui le gênent, l'étranglent, qu'il faut abolir : le regret de son départ manqué ; l'angoisse d'être enfermé, de courir en aveugle ; la peur que la course ne se joue sans lui, loin de lui, hors des prises de son effort... Tout cela se dissout dès la tribune d'honneur, qui s'enflamme d'un bout à l'autre. Alors, Martin se sent bien. Il goûte la joie profonde, la volupté du mouvement d'ensemble. Il est du « cortège du huit cents », ce cortège qu'on acclame tout porté, gardé du vent et du vide de la piste, sans heurt ni à-coups. Martin est là-dedans, il pense férocement à Stallard qui mène, là-bas, en brise-lames. À lui tout le plaisir ! Le poteau d'arrivée. Encore cinq cents mètres. La cloche du dernier tour secoue sa grêle sur le peloton qui fait le gros dos, s'incline d'un seul geste - et accélère. Commencement du drame. Urgent ! Urgent ! Urgent ! Sonne la cloche. Urgent ! répète Martin. Grand temps d'essayer quelque chose ! Mais quoi ? Il est enfermé, engagé dans une cellule aux lucarnes grillées. Devant lui, deux dos américains roulent ensemble. À sa droite, Richardson court comme son ombre. À sa gauche, la pelouse. Derrière lui, des coureurs (qui, au juste ?) le pourchassent au grand trot. Passer ! Passer ! Halète Martin. Comment passer ? Un espoir. L'avant-dernier virage disloque le peloton. Un jour s'ouvre soudain entre les deux dos d'Amérique - pas bien large mais un jour. Peut-être qu'en s'y jetant... Martin risque un pas. Un seul ! Les deux dos,

comme s'ils le voyaient venir, se rapprochent l'un de l'autre. Richardson, qui semblait peiner, allonge sa foulée et remonte flanquer Martin à droite, tandis qu'à gauche un souffle rude chauffe sa joue, un bras frotte contre son bras : c'est quelqu'un de l'arrière (Hoff peut-être) qui pousse pour prendre la place qu'il abandonne. Un pas de plus et il est hors la loi, hors train, ballotté jusqu'à sombrer dans les coups de coudes et les coups de pointes. Il se rejette à la corde, comme un nageur qui vient de sentir le froid d'un gouffre. Il darde un regard furieux sur Richardson. Richardson lui rend son regard, un regard de coin, ironique et cruel, au-dessus d'un nez pincé qui prend de l'air à petits coups. Désespoir ! Plus que 400 mètres. Déjà mi-course. On aborde la ligne opposée, devant Marathon. Dans vingt secondes, il sera trop tard. Ceux de Lausanne et d'ailleurs diront qu'il n'a jamais été en course, que le train l'a écoeuré, qu'il a suivi - de loin ! Je vais passer, songe-t-il, les dents bloquées. Je ne sais pas comment... Mais je vais passer... Plonger là-dedans en fermant les yeux... Tant pis ! Ils n'ont pas le droit... Jamais il ne s'est senti mieux. Ni fatigue, ni essoufflement, il est en action. Si on lui disait que le train frise les records, il ne le croirait pas. Il est si bien qu'il juge la course médiocre et mal conduite. Ces Américains courent comme des bœufs. En troupeau. Sans audace, sans génie. Tactique de Far-West. Il leur suffit d'avancer par quatre, en échelons dérobés, comme à la petite guerre. Il suffit à leur gloire d'enfermer un obscur coureur suisse (qui peut gagner, c'est entendu, mais cela, lui seul le sait. Et pas depuis longtemps). Ce Richardson qui fait le chien de berger ! Comme c'est malin ! Quel souvenir olympique à raconter plus tard à ses petits enfants ! «J'étais le chien de berger de la finale du 800... à Colombes !». Plus que 300 mètres. On recoupe la ligne de départ. On est en vue du dernier virage. Martin s'affole. C'est le moment, voyons, le moment d'attaquer Stallard, d'user Stallard, de lui faire rendre l'âme. Passé le virage, tout sera dit. L'Anglais a un sprint final auquel personne ne résiste. Tout le monde sait cela, sauf ces trotteurs d'Américains... Tant pis ! On verra bien : Martin va foncer dans le tas. Oui !... Mais il y a là, devant lui, autour de lui, des pieds armés, des pieds qui montrent, à chaque pas, leurs pointes luisantes. Ça déchire, ça ! Ça entame les jarrets, les mollets, plus profond que n'importe quelle pédale de motocyclette. Se faire blesser, c'est perdre toute chance. Sans compter que le sport réprouve ce genre d'offensive. Alors ? Reste une méthode. Une seule. Ralentir d'un rien. Laisser filer Richardson. Passer derrière lui, le doubler par la droite en faisant l'extérieur. Voilà. C'est presque un suicide. C'est allonger sa course de dix bons mètres. C'est rendre dix mètres aux meilleurs coureurs de 800 du monde. Bref, c'est idiot ! Trouvez-lui autre chose. Mourir pour mourir, il vaut mieux mourir libre qu'en prison. Donc, allons-y !... il pousse doucement sur Richardson. Il le tâte prudemment du coude. «Attention ! Songe-t-il, c'est mathématique : il va se cabrer, croire que je tente la bousculade et forcer l'allure. Alors, moi, je passe derrière et j'ai le champ libre pour faire mes cabrioles...». Il pousse un peu plus et - stupeur ! - Richardson s'écarte. Il ne résiste pas ; il cède à la pression et s'écarte. Qu'est ce que ça veut dire ? Ça veut dire qu'on entre dans le dernier virage, que la vitesse devient terrible et que le peloton se disloque. Pour de bon cette fois !... Craquements d'iceberg, fonte des glaces, débâcle terminale. Richardson cède parce qu'il ne peut faire autrement, mais oui, parce qu'il est trop fatigué pour forcer l'allure. Simplement ! Martin n'aurait jamais pensé à ça. Débarrassé de cet ennemi de toute sa course, de l'ennemi séculaire, il voyage avec une joie prodigue, une joie d'esclave affranchi. Il arrive à hauteur d'Enck, qu'il passe sans coup férir. Le voilà tout contre Lowe, derrière Stallard. Derrière Stallard ! Il voit Stallard. Enfin ! Il a couru 600 mètres après sa proie, sans la voir, à la trace, dans la meute. Maintenant, il la voit. Soulagement ! C'est comme s'il trouvait le jour au bout d'une heure de tunnel. Il voit Stallard ; il le toucherait ; il le tient. Il a l'adversaire à portée de son effort. Et une belle courbe de piste libre pour manœuvrer. Il est plein de force. Restent cent cinquante mètres. Le virage va s'achever. Questions urgentes : Combien de candidats à la première place ? Et quand fait-il valoir ses droits ? Il a cinquante mètres pour répondre. Il court au flanc droit de Lowe qui court à la corde, juste derrière Stallard. La piste tourne, tourne, tourne. Virage admirable de douceur et d'ampleur. Le virage de Colombes quoi ! Tout contre la pelouse une nuque blonde sur un long dos blanc. Un maillot plaqué de sueur deux grandes jambes maigres, fendues à fond. Deux pieds rapides dont l'un, relevé, semelle à l'air, crache la cendrée tandis que l'autre s'en va chercher la piste loin devant, le plus loin possible. Martin pourra au moins se vanter d'avoir vu l'Anglais Stallard s'employer à mort, Stallard, l'homme dont personne ne connaît la limite. On la connaîtra, sa limite, à dater d'aujourd'hui ; on la connaîtra grâce à Martin. Il y a là de quoi éprouver quelque orgueil. Quelle arrivée ça va être ! Songe-t-il. La clameur lointaine de la tribune d'honneur fait plus grave le silence des neuf coureurs. Les neuf travaillent, craignent, souffrent. La fatigue et l'angoisse cognent à coups de hache dans ce buisson d'athlètes qui grince et gémit. Martin devine contre son dos des mouvements sourds, d'obscurs efforts, des luttes pour la vie - pour la ligne droite. La course se joue, affreusement. Quelqu'un le menace sur sa droite, un peu en arrière. Il n'a

pas besoin de regarder. Il sait que c'est Richardson. Il hume, flaire, surveille, suppute. À sa gauche, Lowe, bloqué par Stallard. Entre Lowe et lui, mais derrière, une face américaine qui souffle fort sur son épaule gauche : celle de Enck. Cinq candidats à la première place. Stallard, lui, Lowe, Enck et Richardson. Il ne craint que Stallard. Les autres, il les entend souffler, il les entend courir. Ils soufflent et courent bref et lourd. Lui aussi, il s'entend courir et souffler. Aucune comparaison ! Il court et souffle long et frais. Mais Stallard ? Qu'est-ce que fait Stallard ? Virage fini. La ligne droite s'ouvre d'un coup, part d'un jet vertigineux, file jusqu'au but en rayon de phare. Martin se penche et fonce. Pouvoir aspirateur de cette droite vide ! Il s'y lance comme en luge, sur une glissade qui doit, d'un trait, le porter au but. Il attaque Stallard, largement, le déborde sur la droite, à trois mètres, au moins, de la corde. Il ne veut pas lui donner le stimulant de la lutte coude à coude, stimulant de l'arrivée qui profite toujours - c'est connu - au coureur à la corde. Il passe au large de Stallard par prudence et par chic, le chic d'un athlète qui est au-dessus de sa tâche. Alors, soudain, Lowe surgit entre Stallard et lui, Lowe qu'il oubliait et qui lui prend un mètre. Martin hésite, abruti, comme sonné d'un coup de poing. Il se répète : Que fait Stallard ? Que fait Stallard ? Mais rien du tout ! Il ne fait rien que courir, sur sa lancée, les cinquante derniers mètres. Incapable de faire plus. Il est vanné, vidé. Stallard est mort ! Martin se jette aux troussees de Lowe. Il a du regret plein la bouche. Quelle gaffe ! Pleure-t-il en lui-même. Dire que je l'avais, que je le tenais, que je le bouclais ! Il se donne corps et âme. Il vomit sa fin de course, à coups de tête, à coups d'épaules, reprend vingt, trente, cinquante centimètres et rejoint Lowe juste au moment où la victorieuse poitrine anglaise arrache le fil.

47 ANS PLUS TARD À COLOMBES

En 1971, à l'occasion des 70 ans de Paul Martin, une rencontre mythique a eu lieu au stade de Colombes, sur les lieux de la finale du 800 m. de 1924. Paul Martin, André Obey et Boris Acquadro se remémorent les moments magiques de cette course.



B.A. : Nous nous retrouvons 47 ans après les Jeux de 24 ici à Colombes avec vous André Obey et avec notre ami Paul Martin. André Obey, vous vous retrouvez je crois pratiquement à l'endroit, enfin à quelques travées près, où vous étiez en 24 ?

A.O. : Oui c'était un petit peu plus à droite, mais ça peut être ça.

B.A. : Et la tribune n'a pas changé ?

A.O. : Non, c'est exactement pareil. Ça m'a d'ailleurs fait une émotion parce que ça fait très longtemps que je n'avais pas vu ce stade et en le retrouvant j'ai senti que j'avais vieilli ! Ah oui, ça se sent (rires).

P.M. : Et moi aussi j'ai vieilli (rires).

B.A. : Alors André Obey, notre propos bien sûr, c'est de parler du 800 mètres de Paul, du chapitre qui lui est consacré dans ce livre, l'orgue du stade, et j'aimerais tout d'abord vous demander : comment avez-vous vu la course ?

A.O. : Oui, il faut que je vous fasse un petit renseignement préliminaire, c'est que nous étions là avec des gens comme Marcel Berger, Dominique Bringat, etc., des amis très chers et très intimes. Et alors vous savez comment ça se passe dans ce cas là, on a beau être impartial parce que nous travaillons pour un journal, on a toujours un chouchou. Et alors là, la façon dont Paul avait couru les séries, les quarts de finales et les demi-finales du 800 m., nous avait beaucoup séduit et c'était lui notre chouchou. Bon, comme corollaire y a que quand on a un chouchou, y a que lui qu'on voit dans la course. Il a fallu que je fasse un gros effort et c'est parce qu'il m'a raconté des tas choses que j'ai écrit ce chapitre; sans ça je... je l'ai regardé d'un bout à l'autre. Alors il est parti d'une façon lamentable, et alors si bien que cent mètres après il était en dernière position et je me dis il ne rattrapera jamais; si ! Il a rattrapé peu à peu, il a fait d'abord ce premier tour là et puis on disait mais il tient le coup! Et s'il gagnait ? A ce moment là on a complètement joué sur lui, on s'est dit : il va gagner le 800 mètres olympique, c'est sûr y a pas d'histoire, c'est lui qui gagne, parce qu'on savait qu'il avait une vitesse de pointe finale assez redoutable.

Et puis alors, les Américains qui ont oublié d'être bête se sont arrangés pour l'enfermer, parce qu'ils avaient probablement senti qu'il était assez dangereux. Il a pataugé dans une espèce de magma de jambes et de cuisses etc. en se demandant ce qu'il allait faire, le drame s'est joué au dernier virage, là. Parce que c'est ça le sport, c'est un drame, dont la conclusion se dessine au dernier virage. Là le virage était beaucoup plus long que maintenant. Il y avait une longue ligne droite pour s'expliquer et on a quand même espéré que, quoi qu'il ait été enfermé au virage, barré par Stallard, par Lowe etc., on s'est dit il va se dégager et il y arrivera peut-être. Et il a failli y arriver. Mais en attendant il s'est projeté vers l'extérieur. A ce moment là et les supporters que nous étions criaient «il est foutu ! ». Il n'était pas foutu du tout.

P.M. : Je n'avais pas l'expérience que j'avais plus tard. J'aurai à ce moment là essayer de me rabattre et essayer de passer; à New York on apprend à passer quand on veut passer. Tandis que là, j'ai il faut faire l'extérieur pour être correct. Et là quand j'ai vu que Lowe avait la piste subitement ouverte devant lui par Stallard qui, voyant qu'il s'effondrait dans les derniers cent mètres, s'est écarté et lui a laissé la corde. A ce moment là j'ai dû faire encore l'extérieur. Il y avait Enck l'Américain et encore un autre...

B.A. et P.M. (en cœur) : Richardson !

P.M. : Voilà! On s'en rappelle comme si c'était hier. Et alors j'ai subitement vu Lowe qui était à cinq six mètres déjà à l'entrée de la ligne droite, plus loin que moi ayant fait l'extérieur. Alors avec le sprint final que j'avais, j'ai essayé, essayé, essayé. J'ai passé tout le monde, sauf Lowe. Je me rapprochais, rapprochais, rapprochais de lui, et puis j'ai eu l'impression que j'arrivais en même temps que lui sur la ligne d'arrivée, sur le fil qui était rouge... je ne voyais pas le rouge, mais je me suis lancé en avant avec l'épaule et ni l'un ni l'autre ne savait qui avait gagné.

B.A. : Et comment l'avez-vous su ? Dites-le nous car c'est intéressant.

P.M. : Eh bien tout d'abord il n'y avait pas de photo d'arrivée. Seulement en prise de très loin en téléobjectif, mais il n'y avait pas de photo. Avec Lowe, nous étions très amis. On s'est félicité l'un l'autre comme si l'un avait gagné, l'autre avait gagné. On était très gentil l'un pour l'autre, en souhaitant la victoire pour son camarade (rires général). C'était vraiment comme ça et on était ému.

B.A. : Et puis il y a eu l'hymne à ce moment là.

P.M. : Et puis subitement on entend un hymne, qui était l'hymne suisse, car l'hymne suisse était aussi l'hymne anglais, n'est-ce pas. Alors tous les suisses se sont dit : "ça y est, il a gagné !" Et un petit moment après, pendant qu'on avait joué quelques mesures, on a vu les drapeaux monter. On ne voyait pas très bien. Puis on a vu que le drapeau suisse était à droite. Alors c'était deuxième. Parce qu'on ne donne pas d'ex-æquo aux Jeux Olympiques. On a donné au début le temps ex-æquo; et puis après on m'a quand même collé un dixième de seconde, pour que ça fasse mieux !

B.A. : Et vous André Obey, de la tribune, est-ce que vous aviez vu que Lowe avait gagné ?

A.O. : Ah, oui, oui, oui ! C'était d'un rien. D'ailleurs nous étions persuadés à ce moment là que Martin était foutu comme on l'a dit, et alors : "Oh la barbe, oh non, oh c't'espèce d'English". Complètement dépités !

(Interview tirée de l'émission Caméra Sport diffusée en 1971 à la Télévision Suisse Romande.)